

Aki Shimazaki

No-no-yuri

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets
TSUBAKI (prix Hervé Foulon-Un livre à relire 2021), Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.
HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.
TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.
WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.
HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato
MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.
ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.
TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.
TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.
YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon
AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.
HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.
SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.
FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1767.
MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1822.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.
SÉMI, Actes Sud, 2021.

Photographie de couverture :
© imageBROKER / Matthias Delle

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16645-8

AKI SHIMAZAKI

No-no-yuri

roman

ACTES SUD

La voiture descend une pente. Les phares éclairent le chemin sinueux couvert de feuilles mortes.

O. et moi venons de dîner dans un restaurant au sommet. Nous avons mangé de délicieux biftecks accompagnés d'un vin rouge chilien exquis en écoutant de la musique jouée au piano. Le restaurant s'appelle No-no-yuri. Avec ce nom rustique, je ne m'attendais pas à une telle qualité. Bercée par un air doux, j'ai bu plus que de coutume. Mon amant portait aux nues la beauté de mon visage, ainsi que l'élégance de ma tenue : une blouse plissée et une longue jupe en mousseline. Il s'extasiait aussi sur ma broche et mes boucles d'oreilles ornées de rubis verts véritables que j'ai achetées dans une fameuse bijouterie de Ginza.

Nous roulons dans l'obscurité. On ne croise personne. Ce n'est pas la route que nous avions prise pour monter. Où sommes-nous ? J'ai un peu peur. Au bout d'un moment, j'aperçois soudain

un panorama de Tokyo à travers les arbres dénudés. Les lumières scintillent à perte de vue. O. s'arrête.

— Ça te plaît, Kyôko ?

— Oui, c'est magnifique.

En observant le paysage, je pense aux mégapoles que j'adore : New York, Los Angeles, Londres, Moscou, Paris, Rome… L'un de mes grands plaisirs est de dîner en contemplant la ville de nuit. Pour mon travail, je vais régulièrement à l'étranger. J'ai hâte d'être au prochain voyage.

Nous redémarrons. Le chemin devient abrupt. O. se concentre sur sa conduite. Encore éméchée, je regarde son profil. Il a les traits réguliers et j'aime particulièrement son nez droit. Ce soir, avant d'aller au restaurant, nous avons fait l'amour dans un *love-hotel**. Il me semblait très excité, alors que j'étais plutôt passive. Je sors avec lui depuis sept mois. Je me questionne : combien de temps restera-t-il mon amant ? Je tourne les yeux vers la fenêtre. On ne voit plus rien.

La pente est maintenant plus douce. Détendu, O. parle de son supérieur et de ses collègues. Il travaille dans une banque prestigieuse comme ingénieur informaticien. Sans enthousiasme, je ne lui réponds que par "oui ?" ou "ah bon ?" ou "j'ignorais". C'est une façon d'être un interlocuteur

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

apprécié. De bonne humeur, il continue à bavarder.

Brusquement, il me demande :

— Tu t'entends toujours bien avec ton patron américain ?

— Oui, très bien. Pourquoi ?

— Tu sais bien pourquoi.

Il est intrigué par les rapports entre un directeur et sa secrétaire, en contact quotidien et qui partagent même leurs voyages. Je réponds :

— C'est un homme respectueux. Il n'y a rien entre nous. Notre relation demeure strictement professionnelle.

Il reprend d'un ton mécontent :

— Comment peut-il rester calme auprès d'une femme aussi belle et sexy que toi ? Est-il homosexuel ?

— Je ne pense pas. Il est marié, père de deux enfants. Je connais bien sa femme, américaine elle aussi. À mes yeux, ils forment un couple très uni.

— Quand même, je suis jaloux de lui.

Je le taquine :

— N'oublie pas que tu es marié.

Il se défend aussitôt :

— Marié ou non, on n'arrête ni les sentiments ni le désir. Un ami à moi a divorcé pour se remarier avec sa secrétaire.

— Je suppose que son mariage était déjà fini. Mieux vaut qu'il soit parti plutôt que de poursuivre l'adultère.

— Quoi, tu veux que je divorce ?!

— Oh non ! Je te conseille de ne pas négliger ton épouse que tu aimes encore. Vous avez un enfant. Si elle découvre ton infidélité, elle te mettra dehors.

Il se tait. J'ai vu une fois une photo d'elle. D'après lui, elle n'a jamais travaillé mais fait bien la cuisine. Il murmure :

— Si elle me met à la porte, je m'installerai chez toi…

— Désolée, je n'ai pas de place pour toi. Je me sens très bien toute seule. Je ne cuisine pour personne.

— Kyôko, sois gentille avec moi, si amoureux de toi. Dis-moi plutôt la vérité sur ta relation avec ton supérieur.

Ces paroles effrontées me stupéfient. Mon patron séjourne à Boston avec sa femme depuis quatre jours. Il reviendra à Tokyo dans trois jours. Je répète :

— Il n'y a rien entre lui et moi. Je ne ressens aucun sentiment spécial pour lui.

— Comment en es-tu certaine ?

Je lâche :

— Il n'est pas beau comme toi.

O. rit, retrouvant enfin sa bonne humeur. Puis il m'annonce :

— Je dois bientôt aller à New York. Nous avons une succursale là-bas.

C'est une nouvelle inattendue. Le siège social de ma compagnie s'y situe aussi.

— Pour combien de temps ?

— Six mois. Je pars dans trois semaines, début janvier.

— Avec ta famille ?

Il secoue la tête. Il m'explique que sa femme restera à Tokyo avec leur fille qui prépare le concours d'entrée au lycée. Il compte les faire venir pendant les vacances de printemps du collège. Je lance :

— Profite bien de ton célibat à l'étranger !

— Et à toi, je ne te manquerai pas ?

— Si, certainement, réponds-je machinalement.

— Tu adores New York. J'espère que tu me rendras visite au moins deux fois au cours de mon séjour.

— Bien sûr, si l'occasion se présente.

O. me raconte ses projets professionnels. Je comprends pourquoi il était si excité au lit ce soir. Au bout d'une minute, il arrête sa voiture sur le bas-côté tout noir et coupe le moteur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il allume une petite lumière au-dessus de nous.

— Écoute-moi, Kyôko. Sans toi, ma vie est vide. Je songe même à divorcer.

J'évite de regarder son visage. Il craint que je rencontre un autre homme pendant son absence. Il saisit ma main.

— Je ne supporte pas l'idée que quelqu'un d'autre touche ton corps.

J'essaie de résister à son geste :

— Attends, j'ai quelque chose à te dire…

Soudainement il m'étreint fort et m'embrasse. Immobile, je réfléchis. Il aime les femmes et les aventures. Comment puis-je croire ses promesses mielleuses ? De toute façon, je n'éprouve aucun désir de l'épouser. Lorsqu'il se calme, je lui demande :

— Peux-tu me déposer à la station de métro la plus proche ?

— Pourquoi ?

— J'aimerais flâner un peu pour dissiper mon ivresse. Il est déjà dix heures. Ton épouse doit t'attendre.

— Elle croit que ce soir je bois avec mes collègues pour fêter mon séjour à New York.

J'insiste. À contrecœur, il redémarre.

Pendant le trajet, j'écoute son bavardage en silence. Nous arrivons à une station. Quand je descends de la voiture, il me lance un sourire affectueux :

— Le restaurant No-no-yuri t'a plu ?

— Oui, beaucoup, malgré ce nom banal. Le vin était excellent.

— Alors on y dînera de nouveau avant mon départ.

— Pourquoi pas.

Je me dirige vers la bouche de métro sans me retourner.

Un peu après minuit, dégrisée, j'arrive chez moi.

J'ai soif. Sans ôter mon manteau, je vais dans la cuisine et sors une bouteille d'eau du réfrigérateur. Je me sers un verre en observant la cuisinière électrique rarement utilisée. Sur le plan de travail à côté, il y a un micro-ondes, un grille-pain, une bouilloire, une machine à café. O. n'a jamais vu l'intérieur de mon appartement, pas plus que mes amants précédents.

J'enfile ma chemise de nuit et m'installe à la table de toilette. Je me démaquille en examinant mon visage dans le miroir. La forme de mes yeux et sourcils est harmonieuse. Comme O., j'ai les traits fins et réguliers. D'après lui, j'ai des lèvres sensuelles. Je caresse doucement ma peau lisse, sans rides ni taches.

J'ai trente-cinq ans. Personne ne me croit lorsque je le révèle. Ma sœur, de deux ans ma cadette, paraît elle aussi jeune pour son âge. C'est peut-être génétique. Néanmoins, nous sommes très différentes pour tout le reste.

Comparée à moi, elle est peu instruite et peu cultivée. En plus, divorcée et mère d'un enfant, elle vit toujours dans notre petite ville natale et ne sort guère de sa région reculée. Elle pratique la poterie. La plupart du temps, elle travaille toute seule dans son atelier. Elle ne se soucie plus de sa tenue ni ne se maquille, comme si elle abandonnait déjà sa coquetterie. Nous ne sommes pas des fleurs. Une femme ne doit pas négliger ses efforts pour s'embellir jusqu'à sa mort. Pauvre d'elle. Ni voyage, ni aventure, ni stimulation intellectuelle ! Une vie totalement vide. Quand même, je l'aime bien et j'essaie de l'encourager à profiter de son célibat avec un amant, marié ou non.

Je peigne soigneusement mes cheveux longs et lisses, comme dans une publicité de shampoing à la télé. Au travail, je les relève en chignon pour avoir l'air plus professionnelle. Cela me va aussi très bien. Je fredonne une chanson populaire américaine. Soudain, j'aperçois quelques poils blancs au-dessus de mon front à gauche. Ce n'est pas vrai… Ébranlée, je compte. Un, deux, trois… six. Je les arrache un à un.

O. les a-t-il remarqués ce soir lorsque nous faisions l'amour ? J'espère que non. Peu importe, c'est déjà fini entre nous. Je lui signifierai notre rupture à son prochain appel. Tans mieux qu'il parte bientôt pour New York. Loin des yeux, loin du cœur. Son absence de six mois l'aidera à m'oublier.

Tous mes amants étaient mariés, mais je n'ai jamais souhaité qu'ils divorcent pour moi. Au contraire, je les quittais dès qu'ils y faisaient la moindre allusion, comme O. ce soir. Cela ne changera pas. Je cherche des hommes satisfaits de leur mariage. J'évite ceux qui se plaignent de leurs épouses. Ces types répètent à leurs maîtresses : "Je te promets de me séparer de ma femme. Attends encore un peu." C'est un cliché minable. Je veux leur crier : "Quelle lâcheté ! Divorce d'abord au lieu de geindre et de faire des promesses en l'air !"

De toute façon, le mariage ou le concubinage sont hors de question pour moi. Je m'ennuie avec le même homme, avant même la fin de la première année. Simplement, j'ai besoin d'un compagnon avec qui je passe quelques heures agréables, idéalement une fois par semaine. Cela est resté une habitude depuis mes années d'études.

Je choisis des hommes qui s'habillent élégamment. Ils doivent aimer manger au restaurant. On se promène en voiture. Pour se reposer ou dormir, on fréquente généralement un *love-hotel*. On se rejoint souvent à l'étranger. Chacun paie pour soi. Pas d'échange de cadeaux. Ainsi, il n'y a aucune complication au moment des adieux. C'est un accord tacite entre nous.

J'observe de nouveau mon visage. Une légère fatigue transparaît sur mes traits. J'ai l'air d'avoir soudain pris de l'âge. Cela m'effraie. Je n'ai pas peur de la mort mais ne supporte pas de vieillir.

Je ne veux pas vivre avec une canne ni alitée. Mieux vaut disparaître avant.

Je me glisse dans mon lit. Les yeux fermés, je pense à demain. Je visiterai le quartier de Ginza. Dans mes boutiques favorites, j'achèterai un chemisier, un pantalon, de la lingerie, des accessoires. Tous mes vêtements sont de la plus haute qualité. Cela me coûte naturellement très cher, mais je ne m'en soucie pas car j'ai un bon salaire.

Je bâille. Je m'endors en m'imaginant déambulant dans une rue chic et animée.

Kotsu, kotsu, kotsu… Mes talons hauts résonnent sur le pavé. Mes longs cheveux noirs balancent au rythme de mes pas. Mon maquillage raffiné, mes vêtements de teintes sophistiquées, mon sac à main et mes escarpins en cuir ébène. Les hommes se retournent avec des regards d'admiration. Un charmant gentleman s'arrête et m'adresse un sourire séducteur. Il m'attire. Je lui parle dans ma tête : "Monsieur, vous êtes marié ? Vous menez une vie heureuse ? Si oui, vous serez mon prochain amant."

Contrairement à mes relations avec les hommes, ma carrière demeure très stable.

Depuis treize ans, je travaille chez Anderson, une société commerciale américaine, spécialisée dans les cosmétiques. Je suis entrée dans la succursale de Tokyo à la fin de mes études universitaires. Je souhaite y rester le plus longtemps possible en tant que secrétaire de direction.

Cette année, notre filiale a fêté son trentième anniversaire. Elle compte plus de quatre cents employés : la moitié Japonais et l'autre étrangers. Au début, nous distribuions exclusivement des produits occidentaux, surtout américains. Et, il y a quinze ans, nous avons établi un laboratoire pour fabriquer nos propres cosmétiques, que désormais nous vendons au Japon ainsi qu'à l'étranger. Les profits de cette division représentent trente-cinq pour cent du chiffre d'affaires.

Notre directeur s'appelle B. Smith. Il a soixante-deux ans. Cela fait vingt ans qu'il occupe ce poste.